

# Celle que tu ne choisis pas (extrait)

Dans la chaleur des rues parisiennes de ce lundi de juillet, nous avons rendez-vous à l'heure du déjeuner et je n'ai pas envie de m'y rendre. Dans ma robe légère qui me colle à la peau, j'essaye d'afficher un semblant d'assurance quand, du coin de la rue, j'aperçois le profil de l'homme assis seul à la terrasse d'un restaurant désert et qui ne peut être que celui qui m'attend. Je regarde un instant patienter celui pour qui je n'ose bouger.

Plus moyen de reculer, j'accélère le pas pour rapidement m'asseoir à ta table. Je te fais face, tu te mets à parler, et immédiatement tout ce qui se passe autour de nous disparaît. Tu prends instantanément toute la place.

Tu es un personnage, un roman à toi tout seul. Je t'écoute, te regarde et je pense déjà à écrire sur toi. Tu aurais fait un héros de livre épique, non pas admirable, mais captivant. Je n'ai rien à inventer, il n'y a qu'à me poser là et un récit se déroule sous mes yeux.

Je voudrais prendre des notes mais au-delà de la biographie singulière que j'entends, c'est la personnalité qui se déploie devant moi qui me fascine. C'est le charisme sans la séduction trop affichée, volubile mais pas bavard pour autant, un regard qui trahit la vitesse de sa pensée, une intelligence acérée se lit dans tes yeux, sans qu'on puisse définir immédiatement si elle est bienveillante ou utilisée contre vous.

Je ne sais pas dire sur l'instant si tu es beau ou non, mais rien en toi n'est ordinaire. De ta voix, un peu nasale mais profonde, à tes yeux tantôt cachés derrière des lunettes, tantôt révélant un bleu un peu pâle que dément l'intensité de ce regard que tu gardes toujours à hauteur du mien.

Tu portes une veste malgré la chaleur et ce lin clair te va bien. Je ne t'ai pas encore vu debout mais je te devine grand. Ta carrure est plus rassurante qu'imposante, de larges épaules, de longues mains. Tu portes une barbe poivre et sel qu'on devine soignée.

Je suis spectatrice et tu joues ton rôle.

Tu parles sans cesse mais je t'interroge pour que tu parles encore. Je suis autant intriguée que j'évite le moment où tu me questionneras à ton tour. Qu'aurais-je bien à dire qui soit à la hauteur de ton intérêt ? Le « sois belle et tais-toi » reste la meilleure option, et me laisse le temps de l'observation. Te séduire me semble impossible et je n'en ai pas envie. Le personnage flamboyant bien qu'intimidant qui me fait face manque de douceur, de chaleur, et surtout de failles.

Tu adaptes ton discours d'une minute à l'autre, en guettant la réaction de l'interlocuteur pour capter un peu mieux son attention. Tu juges en une seconde de ton effet et modifies ton regard, le débit de tes mots, pour captiver si c'est ton but. On voit aussi que tu ne sais pas feindre l'intérêt. Si tu n'as rien à obtenir, tu vas te taire, sinon tu ne laisseras quasiment pas la parole.

Tu sais que ce n'est pas ton visage qui séduit, c'est le feu contenu qui irradie dans tout ce que tu fais, ce que tu dis, qui attire et consume.

Je suis mal à l'aise, parle trop vite, j'essaye de ne pas gigoter mais je grignote du pain nerveusement. Tu vois tout, relève tout. En faire le moins possible me semble la seule attitude possible. Je suis déjà prise dans une tornade qui va m'emmener loin. Je ne veux pas te plaire a priori, je suis juste curieuse, mais devant un personnage pareil, je suis prise dans l'énergie que tu dégages. Et pour y rester il faut te plaire, tu veux que je te plaise.

Tu te mets à m'interroger sur les sujets qui t'intéressent, tu choisis les thèmes les plus éloignés de toi pour me donner une chance de briller dans mes domaines, comme toi dans les tiens. Je ne brille pas, je me trouve éteinte face à cette comète d'homme. Je pense un instant : on n'attrape pas un homme pareil, c'est lui qui vous prend puis vous lâche. C'est un fauve qui fascine mais qu'il faut garder à distance.

Tu sembles t'écouter parler et au moment où j'imagine que certains auraient pu s'agacer de ce qui peut passer pour de l'arrogance, tu changes de sujet, deviens personnel et me confies des blessures intimes. Je vois la tentative de montrer un homme sensible et pas seulement fort et brillant. Seule erreur dans cette technique : les émotions ne suivent pas le discours. Cela ne veut pas dire que tu mens, plus tard je découvrirai que ce n'est pas le cas, en revanche tu n'as pas la sensibilité que tu essayes de montrer.

Tout chez toi est démesuré : ta carrière, ton histoire familiale, tes envies, tes projets, les femmes de ta vie. Je ne sais pas si ton éloquence est innée ou travaillée mais elle m'emporte. Je crois tout cru, sans l'ombre d'un doute. Tout est vrai, même ce que tu ressens : rien. Aucune émotion. Au beau milieu de ton monologue, vers la fin du repas, tu te tais, comme pour reprendre ta respiration et dis : « Excuse-moi, mais tu as eu une façon de me regarder qui.... non rien.... » et tu reprends le cours de ta phrase.

Voilà, c'est aussi simple que ça, je passe d'invisible à visible, en un silence. Que ton intérêt soit vrai ou feint, ce qui est incroyable c'est que cela n'a pas d'importance. Penser que je puisse te faire taire d'une seconde par un regard est devenu un stimulant puissant.

C'est à ce moment que naît une soif qui ne me quittera plus : provoquer ce silence-là.

Il faut tout de même partir du restaurant, mettre fin à la première rencontre, oser se demander si chacun a envie de se revoir sans l'énoncer. Sûre de rien, ni de mon envie ni de la tienne, tu ne me laisses pas le temps de me poser la question. Nous avons deux cent mètres à parcourir entre le restaurant et le lieu où tu m'accompagnes, et il ne t'en faut que cinquante pour me proposer de te rejoindre trois jours plus tard à l'autre bout de la France où tu te rends, pour y passer quarante-huit heures ensemble, sans attendre plusieurs semaines car les vacances s'annoncent, chacun très loin de l'autre. Tu ne proposes pas réellement : tu expliques ce qui va se passer, sans laisser véritablement de place au questionnement. Tu donnes toutes les réponses pratiques à une question qui n'est pas prosaïque, le souhaitais-je ? Pas de place en toi pour le doute. Puisque tu n'en as pas, je ne peux pas en avoir, et tu as raison. Ton seul enthousiasme suffit à me voir déjà en train de te rejoindre.

Arrivés à destination de ce début d'après-midi, avant de nous quitter tu réitères ta proposition, l'assortis des politesses attendues : « réfléchis et dis-moi », « je ne te force à rien bien sûr ». Tu ne forces pas, tu donnes envie, c'est bien plus malin de ta part, tu racontes déjà l'histoire. J'acquiesce sans répondre, je fais ce qu'un homme attend d'une femme dans ces situations : je joue du silence et je m'approche pour te dire au revoir.

Je réalise ainsi, tandis que ta joue se tend vers la mienne, que j'envisage de passer une journée et une nuit avec cet inconnu, sans l'avoir jamais touché.

Sentir à cet instant ta joue contre la mienne, essayer de retenir ton parfum, tout cela ne suffit pas à m'engager dans une décision, à la fois légère et chargée de conséquences.

Je dois savoir. Et là, dans la rue, à moitié sur le trottoir, au moment où ton visage va s'éloigner du mien, une seconde avant que tu ne partes, je t'embrasse. Tu ne peux cacher ta surprise et je crois un instant que tu ne me rendras pas mon baiser. Alors je ne pourrais pas prendre la décision. Un doute resterait qui me ferait renoncer. Mais tu me rends ce baiser, avec une assurance à peine ébranlée, et ce que je ressens me suffit pour savoir, le reste n'est qu'artifice.

Trois jours d'échanges ininterrompus pour pallier la distance, de questions-réponses, de photos des paysages que tu croises, des musiques qui accompagnent les kilomètres parcourus, les moments au téléphone pour se familiariser avec la voix, avec les expressions, pour oublier que

je vais prendre un train vers un inconnu. Ne pas écouter l'entourage qui dit : « c'est dangereux ! ». S'en tenir à « j'ai envie » puis prendre un sac et monter dans ce train, un jeudi après-midi. J'ai photographié la façade de la gare du départ, t'ai envoyé l'image sans commentaires comme pour dire : « ça y est, j'y suis, j'arrive ». Tu réponds « A la réflexion, tu as raison : tu es dingue. Bon voyage »